

LES DISPARITIONS
D'ANNA LANGFUS

JEAN-YVES POTEL

LES DISPARITIONS
D'ANNA LANGFUS

Essai biographique

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc
ISBN : 978-2-88250-325-1

– Connaissez-vous Anna Langfus ?

C'était à Lublin, en Pologne. Je parlais avec le responsable d'un centre culturel municipal. Depuis des années, il se passionnait pour le passé de sa ville longtemps foyer du judaïsme. Il identifiait des personnalités.

– Il paraît qu'elle a obtenu le prix Goncourt, continua-t-il.

Ce nom me disait vaguement quelque chose, je possédais un de ses livres. L'avais-je lu ? Je ne savais que dire. L'homme voulait rendre hommage à cet écrivain. Il avait récolté deux ou trois témoignages de vieilles dames qui l'avaient croisée au lycée, il savait à peu près où se situait sa maison d'enfance, il me dit envisager l'édition de ses trois livres. Je lui conseillai de prendre contact avec les éditions Gallimard.

Le temps a passé. Mes voyages à Lublin se faisaient de plus en plus fréquents pour d'autres raisons. Inévitablement, il me relança. Le centre avait formé un groupe de volontaires – trois étudiantes et un jeune archiviste – qui cherchaient les traces de la mystérieuse romancière. Ce n'était pas facile. Née en 1920, Anna Langfus avait quitté la Pologne en 1946, elle s'était installée en région parisienne. Elle avait écrit directement en français, et son premier roman avait paru en 1960. Elle était morte en 1966. Une carrière bien courte... L'une des volontaires, parfaitement francophone, s'était rendue

à Sarcelles où une bibliothèque porte son nom ; elle avait trouvé à Paris d'autres éléments. C'était insuffisant. Ils préparaient maintenant une petite exposition pour le centre. Ils me demandaient de l'aide.

Ce qui suscita ma curiosité. Pourquoi ces jeunes gens portaient-ils autant d'intérêt à cet écrivain disparu ? En quoi cela les concernait-il ? Lors de nos premières conversations, je les voyais surtout attirés par son destin – ils ne connaissaient pas encore ses livres. Anna Langfus, c'est-à-dire une jeune femme juive qui avait quitté Lublin à l'âge de vingt-six ans, rescapée des terribles souffrances de la guerre, était devenue un écrivain célèbre, disparu trop vite... Puis j'ai compris qu'elle répondait à une quête plus profonde, qu'elle les rattachait au passé de leur ville et, surtout, au monde juif assassiné – presque la moitié de la population de Lublin avant la guerre. Une fois traduit, son premier roman leur a renvoyé une image inattendue du destin des Juifs en Pologne. Raconté du point de vue d'une jeune fille perdue, il leur peignait un univers polonais sans héroïsme ronflant, avec ses détresses et ses lâchetés. La romancière leur parlait d'expériences essentielles. Aussi s'établissait-il un lien entre cette époque, dont la mémoire a longtemps été manipulée par les idéologues officiels, et la conscience de ces jeunes du XXI^e siècle. Un personnage de leur âge leur parlait.

Je décidai de les aider à rassembler des éléments pour l'exposition.

À Paris, j'ai cherché les informations disponibles. J'ai lu ses trois livres, j'ai interrogé des amis, consulté des spécialistes, feuilleté des revues. J'ai rencontré la fille d'Anna, étudié le dossier de presse aux éditions Gallimard. Et j'ai été surpris.

On ne la connaissait plus. Elle était tombée dans l'oubli. Ses romans se trouvaient à grand-peine en librairie, heureusement il y avait des bouquinistes sur l'Internet. Je mesurai l'injustice de cet abandon d'un écrivain qui – je m'en rendis compte immédiatement – n'avait pas du tout « vieilli ». J'étais au contraire ébloui et bouleversé par ce que je lisais. Écrits dans un même souffle au cours d'à peine cinq à six ans, *Le Sel et le Soufre* (1960), *Les Bagages de sable* (1962) et *Saute, Barbara* (1965) forment un ensemble saisissant¹. On suit

un même personnage pendant les deux premiers livres, puis son équivalent masculin dans le troisième ; il traverse le pire de la guerre et ne parvient pas à donner un sens à la suite. Ses tentatives de revenir à une vie ordinaire sont vouées à l'échec. Les livres d'Anna Langfus nous parlent des blessés, de ceux et de celles qui restent après les massacres, qui déambulent invisibles dans nos rues et nos parcs, de ceux qui ne parviennent pas à s'en sortir et que certains ne supportent plus. L'auteur construit un personnage, une sorte d'archétype, à partir d'une victime de la Shoah qui pourrait être d'une autre guerre, avec toutefois cette particularité qu'on voulait l'assassiner du seul fait qu'elle existait. La violence génocidaire a concentré en elle toute la violence du siècle. Elle donne à la douleur une portée universelle à travers des destins singuliers.

Je ne lâchais pas ma lecture. Le style de l'auteur – une sorte de réalisme poétique sans emphase, cru, souvent ironique –, ses audaces et son humour noir me ravissaient. Moqueuse et tragique, m'apparaissait une femme tout à la fois originale, rayonnante et solitaire. Un auteur étonnant parmi ce qu'il est convenu d'appeler la « littérature de la Shoah ». De son temps, elle avait rencontré un beau succès critique et populaire. De grandes plumes – Max-Pol Fouchet, Claude Roy, José Cabanis, Louis Guilloux, Clara Malraux, Arnold Mandel, etc. – avaient rédigé des études pénétrantes de ses livres, elle avait reçu des récompenses prestigieuses, dont le prix Goncourt 1962 – la quatrième femme à l'obtenir ! –, elle avait été traduite dans une quinzaine de langues. Et puis, rien. Morte d'une crise cardiaque en 1966, à peine âgée de quarante-six ans, elle avait disparu, effacée par d'autres engouements.

Je ne comprenais pas. Je me demandais comment cet oubli avait été possible. Je pouvais imaginer qu'un certain contexte l'avait desservi. Sa mort intervient deux ans avant Mai 68 : l'après-guerre est terminé et la société française, forte d'une reconstruction qu'elle juge glorieuse, connaît d'autres soucis, poursuit d'autres ambitions. La nouvelle génération, lorsqu'elle s'intéresse au passé récent, préfère s'identifier à l'héroïsme résistant chanté par Louis Aragon ou Jean Ferrat, plutôt qu'à la mélancolie des rescapés de la Shoah à peine

entrevus. Je savais aussi qu'au début des années quatre-vingt, les deux premiers romans d'Anna Langfus, dont son prix Goncourt *Les Bagages de sable*, avaient été réédités en collection de poche (Folio-Gallimard), et qu'un regain d'intérêt avait été sensible notamment au sein de la jeune génération juive qui réaffirmait alors son identité en se réappropriant ce passé. Pourtant, cela n'a pas duré, sinon que l'œuvre est entrée dans le corpus des « grands textes » étudiés par les universitaires.

Sans rien expliquer, cette situation paradoxale confortait ma conviction : il faut écouter Anna Langfus. Justement parce qu'elle n'est plus lue. Dans une époque où l'on s'inquiète de la disparition des derniers témoins, (re)lisons la rescapée qui a estimé n'avoir rien de mieux à faire que d'écrire, d'écrire encore. Qui s'est interrogée sur le type de texte à produire, et qui a fait de la fiction littéraire – du roman – le moyen le plus sûr de transmettre, de « communiquer », a-t-elle dit. Elle fut même l'une des premières, sinon la première en langue française.

En ce début du XXI^e siècle, son œuvre et son destin nous touchent autant qu'ils ont ému les jeunes gens de Lublin. J'ai pu le vérifier chaque fois que, ces dernières années, j'ai eu la possibilité de présenter ses livres, que ce soit en les faisant traduire et éditer en polonais, en l'évoquant dans des colloques scientifiques ou lors de mon travail auprès d'enseignants français au Mémorial de la Shoah. Sa parole porte, elle peut être entendue.

Il est temps de revenir à Anna Langfus. Elle n'est pas un témoin de plus de l'univers concentrationnaire ou des déportations – elle ne traite pas des camps –, elle nous parle des victimes juives et des conséquences de ce qu'elles ont subi, ce qu'elle nomme la « maladie de la guerre ». Elle se réfère à une expérience plus large de la Shoah ; celle, moins connue en France, de ces millions de Juifs ordinaires parqués pendant des années dans des centaines de ghettos puis assassinés parfois sur place, de cette longue traque des survivants dans un milieu hostile. Dans ses livres, la Catastrophe n'est pas seulement la mise à mort dans les chambres à gaz, invisible par définition ; c'est un lent martyre de quatre ou cinq années,

la peur, la faim, la maladie, les assassinats dont les souvenirs ne peuvent s'éteindre, les blessures qui ne cessent de crier.

Ses romans ne se réduisent pas à des témoignages historiques. Anna Langfus ne nous raconte pas *ses histoires*. En présentant des situations, des atmosphères, des images, elle s'adresse à notre sensibilité propre. Certes, elle trouve un certain apaisement en se délestant de ses obsessions, de ce qu'elle a appelé, en s'inspirant d'un vers d'André Breton, ses « bagages de sable », mais pas uniquement. Elle veut nous faire partager une expérience profonde à travers une entreprise littéraire qui doit être lue comme telle. En effet, la relation avec le lecteur passe par l'écriture et l'univers romanesque, des constructions que chacun lit et imagine à sa manière. Si l'auteur se réfère à son vécu, le lecteur, qui n'en connaît que des bribes à travers la notice biographique de l'éditeur, l'associe plutôt à une mémoire collective, et dans cet espace s'établit un échange, une transmission.

Ses récits ont parfois l'allure de contes philosophiques, avec des accents existentialistes dans les descriptions et les atmosphères, avec un regard perçant et une ironie qui démolissent systématiquement les tentatives de construction morale. Elle ne tire aucune « leçon », elle déstabilise le lecteur et le renvoie à ses interrogations sans fin, sans consolation. Taraudés par la culpabilité de survivre, blessés à jamais, au lieu de s'adapter à l'environnement des jolies années d'après-guerre, ses personnages s'effondrent et se désintègrent.

Certes, tel ne fut pas le cas d'Anna Langfus. Sa propre existence après la guerre ne s'est pas soldée par ce genre d'abandon. Elle a su bâtir une autre vie. Elle est arrivée en France en 1946, épuisée. Elle a repris confiance. Jeune, belle et entreprenante, elle s'est remariée, elle a donné naissance à une fille, elle s'est intéressée au théâtre et à la nouvelle littérature de l'époque, elle a écrit des œuvres dramatiques montées par les meilleurs metteurs en scène dans des lieux à la mode, elle a publié coup sur coup trois romans aux éditions Gallimard, reçu de grands prix, connu un immense succès public. Si l'on excepte une santé fragile, son destin paraît plus ouvert, plus positif que celui de ses personnages.

En vérité, quoique habitée par ses fantômes, elle a voulu vivre et a fait preuve de cette énergie extraordinaire que

beaucoup d'enfants de rescapés ont admirée chez leurs parents. Elle s'est tournée vers la jeune génération, l'a encouragée. Tous ses jeunes amis de l'époque que j'ai pu retrouver ont témoigné dans le même sens². Elle n'a pas fait de son prix Goncourt un outil mondain, elle a voulu mettre sa notoriété au service de la mémoire. Ce qui n'effaçait pas un profond chagrin. En écoutant ses entretiens radiophoniques, en visionnant ses rares passages à la télévision conservés à l'INA, ou plusieurs photos d'elle après la guerre, on est frappé par l'évidence. Son regard ne vous lâche pas. Souvent triste, il semble tourné vers ses profondeurs, et quand il se dirige vers vous, il devient perçant. Quel que soit son charme immédiat – souligné par les témoins –, son apparente légèreté, il y a ces yeux. Cette dureté. Un contraste qui renforce son aura. Le poète Claude Vigée, qui l'a reçue chez lui à Jérusalem en 1963, fut aussitôt saisi par « ses yeux hallucinés », des « yeux immenses qui vous sondaient jusqu'au tréfonds. Ils traversaient toutes choses, car ils s'étaient vus eux-mêmes. Elle s'était jugée et elle avait jugé les autres. Elle avait vu la vérité. Ce regard en vrille avait percé les apparences. Il savait que le monde des hommes est le lieu du mal, de la cruauté, et de l'indifférence³. » On sent ce regard quand on s'abandonne à ses livres. On lit une histoire, on traverse un monde disparu, on croise des personnages improbables – il arrive que la construction étonne – et l'on sent ces yeux, ou cette voix qui vous parle au creux de vous-même.

*

L'oubli d'Anna Langfus et de son œuvre interroge notre écoute des survivants. Alors que nous manifestons la plus grande attention à la mémoire de ceux qui sont encore là, nous laissons s'effacer une parole précieuse. Celle d'une femme et d'une romancière. Un grand auteur. C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire d'en faire le portrait, de mieux la connaître par cette biographie.

L'entreprise était délicate. Les sources, archives et témoignages, sont rares et d'accès difficile. Il m'a fallu constituer un fonds en menant plusieurs années de recherches en Pologne, en France et dans quelques autres pays. Cela m'a

permis d'identifier ce que l'on pouvait savoir sur sa vie, de le distinguer soigneusement de ce qu'elle a imaginé dans ses romans, et de trouver ses principales sources d'inspiration. Ne disposant ni d'un journal intime ni d'une correspondance abondante, je me suis en revanche interdit l'approche psychologique. J'ai préféré me concentrer sur l'étude de son texte comme objet littéraire et sur l'exploration de son imaginaire, c'est-à-dire de ce qu'elle partage avec ses lecteurs. Un univers, des personnages, un ton et un style qui en disent long sur ses intentions et la portée de ses romans. Enfin, en suivant la réception de l'œuvre, j'ai voulu comprendre comment s'était construit un personnage public, lors de son apparition spectaculaire au moment du Goncourt, et pourquoi il avait disparu.

UNE JEUNESSE RANGÉE

« Il ne reste rien à ces êtres-là...
Elle est dépossédée de ses souvenirs d'enfance. »

Entretien à *Lectures pour tous*, 1962.

Anna Langfus est née Anna Régina Szternfinkiel, le 2 janvier 1920, à Lublin, une ville moyenne à l'est de l'actuelle Pologne. En ce temps-là, Lublin rayonnait entre Varsovie et Lwów, baignée d'une atmosphère étrange, précédée d'une réputation de cité magique. C'était un point de rencontre entre plusieurs traditions mystiques et une modernité dérangeante. D'un côté, des légendes peuplées de princes et d'archanges, de vieux *tsadikim* aux pouvoirs miraculeux et de processions encensées conduites par des popes, et de l'autre, une ville marchande adossée à une riche agriculture, qui s'épanouit, portée par ses nouvelles industries de transformation.

Alfred Döblin, le romancier de Berlin, a roulé en fiacre dans cette ville au début des années vingt. Il a traversé des rues non éclairées puis « brutalement » tout s'est illuminé. Il a longé « une rue peuplée d'une foule dense » et entendu quelque chose qui ne l'a pas lâché pendant son séjour : « Rire, bavardages, rires clairs dans la rue. » Il s'est senti « heureux¹ ». S'y croisaient chaque jour, dans les rues populeuses, particulièrement sur les élégants Faubourgs de Cracovie, l'artère centrale, un monde mêlé d'artisans et de banquiers, d'intellectuels et de religieux orthodoxes, d'étudiants, de paysans, de jeunes filles rangées, de banquiers, de

commerçants, de belles élégantes. Et dans les rues adjacentes, dans d'autres quartiers et faubourgs, il y avait la misère que les gouvernantes au service des grandes familles cachaient aux enfants.

Les Juifs représentaient presque la moitié des cent douze mille habitants. Ils avaient longtemps vécu aux flancs d'un château néogothique ridicule devenu une prison, construit longtemps après que les Cosaques eurent brûlé la ville en 1655. Les maisons s'entassaient en dessinant des rues étroites au bord de la colline, le long de la rue Large (Szeroka) jusqu'au fond du vallon où une petite rivière faisait fonction d'égout ; c'était le quartier « sous le Château » (Podzamcze). Sur l'autre rive était apparu à la fin du XIX^e siècle, à la faveur du développement économique, un « nouveau quartier juif », un peu plus riche ; il s'étendait jusqu'à une autre colline, moins élevée, où furent inaugurées, peu avant la Seconde Guerre mondiale, une des plus grandes *yeshivot* du judaïsme polonais – l'académie des Sages de Lublin – et une « maison de la culture » à l'initiative des socialistes juifs. Dans ces quartiers, on entendait parler yiddish mais aussi polonais, russe ou ukrainien².

Sur la rivière, un pont facilitait les trafics. Il partageait une longue rue qui, au sud, s'élevait vers la vieille ville chrétienne jusqu'à la porte de Cracovie, et au nord se dirigeait vers la yeshiva et l'hôpital juif, et au-delà, à une vingtaine de kilomètres, vers Lubartów, une charmante bourgade juive, centre de transport du blé. « C'était un pont ordinaire, en fonte, mais il avait de très beaux garde-fous », se souvient une habitante. La rivière a été complètement couverte en 1939, car elle était devenue « un vrai cloaque³ ». Döblin se remémore cette « grande rue des Juifs » avec ses « nombreuses boutiques moyennes et petites », grouillante de monde, « un chaos dense et inattentif », avec « beaucoup de voitures » qui la remontaient « en pétaradant », « conduites par des Juifs accroupis sur des caisses et de la paille⁴ ». Elle comptait parmi les plus commerçantes de Lublin.

Elle existe toujours, bien que plus pauvre. La rivière a laissé la place à une voie rapide, et au bas du château, la grande synagogue et les bicoques brûlées pendant la guerre par les Allemands, ont été remplacées par un parc fleuri et une

esplanade vide, bordée de bus et de taxis, délimitée par une dizaine de maisons reconstruites dans le style Renaissance. De l'autre côté de la voie rapide, un supermarché occupe maintenant une partie de la place des Marchands (Plac Targowy) d'avant-guerre. La rue Lubartowska s'allonge intacte, avec ses bâtiments aux doubles fenêtres cintrées et ses balcons nus, ses façades délaissées, ses antennes paraboliques, ses enseignes et publicités en couleurs. Des jeunes gens désœuvrés boivent des bières ou fument devant les boutiques ; la foule, ses vêtements et les automobiles garées le long du trottoir suggèrent un quartier modeste habité par des gens venus d'ailleurs. Sur la gauche, on distingue une grande bâtisse à deux étages qui fait le coin avec une petite rue. La façade grise a mauvaise mine, des briques dénudées apparaissent comme des plaies, ici ou là, sur un corps resté élégant avec son entrée surplombée de balcons à colonnades. C'est le 24. Un porche, une cour et un arbre seul, quelques jeunes bavardent, une canette à la main, examinent une moto en connaisseurs. Au fond, un immeuble ordinaire donne sur le 2, rue Browarna. Les bâtiments sont vétustes, mal entretenus, on devine une autre sortie à droite quand des enfants descendent bruyamment d'un escalier. Ils rient, crient, se poursuivent, puis s'arrêtent devant des passants bougons.

C'est dans cette maison qu'est née la future Anna Langfus. Son premier roman commence justement sur un balcon, un jour de septembre 1939, tandis que dans la cour « deux ouvriers travaillaient à réparer une clôture », et que ses parents observaient les avions dans le ciel : « Moi, je regardais mon mari assis à mes pieds et qui avait mis sa main à hauteur du front pour se protéger du soleil⁵. » Scène de genre tirée d'un album de famille, ce cliché introduit le lecteur dans son monde.

Il existe une photo du premier bâtiment, prise à partir de la place des Marchands pendant la Première Guerre mondiale. On y voit au premier plan des jeunes filles (des paysannes ?) devant des paniers de légumes, on devine à droite la foule d'un marché, un Juif en caftan observe le photographe, et en arrière-plan, la grande bâtisse impeccable avec ses deux étages de fenêtres d'appartement. Au rez-de-chaussée, on distingue des boutiques, et au centre de la façade deux

colonnes chapeautées d'un arc en plein cintre délimitent un renforcement. Deux balcons y sont logés au-dessus du portail d'entrée. C'est à l'évidence la maison la plus cossue. Elle est imposante. Des fiacres attendent le long de la façade sous de jeunes arbres.

Anna a grandi dans cette maison construite dans les années 1870, et qui portait à l'époque le numéro 18. Elle avait été acquise en 1908 par Moshe Wajnberg, son grand-père maternel, alors à la tête d'une famille de quatre enfants. C'était un commerçant d'une cinquantaine d'années, dont les affaires prospéraient ; l'achat d'une maison imposante, avec plusieurs boutiques face au marché, lui ouvrait de belles perspectives.

Le porche donne sur la cour que vient fermer, au fond, l'immeuble de rapport plus modeste dont la façade donne sur la rue Browarna. Il avait été acheté en 1903, par un autre commerçant, fils d'une vieille famille juive de Lublin, Szyla Szternfinkiel, père de neuf enfants. Cet espace circonscrit est devenu au fil des alliances matrimoniales la cour intérieure d'une même famille. Le vieux Szternfinkiel a d'abord marié sa fille Bajla à un Regenbogen, propriétaire du 16, rue Lubartowska, le troisième bâtiment contigu. Puis, alors que son fils aîné, Szulim, habitait au 22, il a marié son cadet, Moshe, le futur père d'Anna, à Maria, la fille de Moshe Wajnberg. Les deux côtés de la cour étaient donc réunis comme deux provinces d'un royaume... Ainsi, Anna a grandi au milieu de plusieurs générations de parents regroupées dans un même pâté de maisons, avec en plus de nombreux locataires. Un fameux tsadik y tenait même sa cour dans les années vingt. Les grands-parents étaient d'ailleurs assez religieux – selon un témoin, les Szternfinkiel étaient à l'origine une famille hassidique⁶. Ils avaient ouvert sous leur toit des salles de prière privées. Une vingtaine de personnes fréquentaient celles des 16 et 18, et une centaine celle du 22⁷. Toutefois, la constitution d'un patrimoine familial par une succession de mariages et de dots concentrés sur un même groupe de maisons⁸ témoigne d'un processus de capitalisation moderne même s'il respecte l'endogamie traditionnelle. On se souvient de la réaction nostalgique d'un Juif pieux, dans *Le Dibbouk* de An-Ski, lorsqu'on lui parlait d'un contrat de mariage comme d'une bonne affaire : « Dans le temps, quand

un riche cherchait un mari pour sa fille, il ne s'occupait ni de l'argent ni de la situation du futur, mais il allait trouver le directeur d'une grande yeshiva, lui faisait un beau cadeau, et l'autre lui présentait son meilleur élève⁹. »

Dans cette maison, Anna vit une enfance protégée auprès de parents assez âgés pour l'époque (trente-cinq et trente et un ans à sa naissance), et d'une nourrice qu'elle appelle sa « nounou ». Cette femme avait été embauchée au moment de sa naissance : « Elle ne savait ni lire ni écrire. C'était une paysanne polonaise à dix ans placée. Et toute sa vie elle demeura une domestique¹⁰. » Quand elle évoque cette époque, Anna se donne volontiers une enfance bourgeoise. Sa famille occupe un grand appartement de cinq pièces, spacieux, avec, ce qui était rare, une salle de bains, une cuisine, et deux domestiques, ils ont « une vie de gens fortunés¹¹ ».

Son père, courtier en céréales, passe ses journées à la bourse de commerce, négocie les prix et les commandes entre des paysans fournisseurs et des acheteurs dont il est le fondé de pouvoir. Il compte parmi ses clients l'armée polonaise dont les chevaux consomment assurément de grandes quantités d'avoine... Il embauche un employé à temps plein, et une jeune fille qui vient tous les soirs faire les comptes au bureau pendant deux ou trois heures. Il dispose d'un téléphone : le 25 35 à Lublin. C'est donc un homme qui a réussi. En se mariant avec une fille de famille plutôt aisée, il a agrandi le patrimoine immobilier des Szternfinkiel ; dès lors il partage avec ses frères, sœurs et cousins la propriété de trois immeubles attenants dont plusieurs logements rapportent des loyers.

Les revenus familiaux sont-ils importants ? Selon Anna, ils atteignent avant-guerre « mille à deux mille zlotys par mois », soit deux ou trois fois le salaire d'un instituteur ; ce qui les classe à un bon niveau. Pourtant, lorsque survient la crise économique, ils n'y échappent pas. Ils sont obligés d'hypothéquer leurs biens au début des années trente : les actes conservés à Lublin comportent des listes interminables de créanciers pour des sommes minuscules, qui attestent non pas d'un gros emprunt pour faire face à une difficulté passagère, ou financer un projet ambitieux, mais d'une multitude de

demandes au Crédit municipal, marques d'un endettement continu, sur plusieurs années¹². Un autre indice confirme ces difficultés. Chaque année les familles juives versent une taxe (ou cotisation) à la communauté en fonction de leurs revenus. Ainsi, en 1928, sur quatre mille quatre cent une familles juives à Lublin, seulement cinquante et une peuvent être considérées comme fortunées car elles versent une somme supérieure à mille zlotys, et deux mille quatre cent cinquante-neuf très pauvres avec la cotisation minimum de dix zlotys. La famille Szternfinkiel se situe cette année-là dans la catégorie moyenne en payant trois cents zlotys (une cinquantaine de familles dans ce cas). Or, huit ans plus tard, leur statut s'est effondré. Après avoir payé deux cents zlotys en 1930, ils sont avec les plus pauvres, à dix, en 1936. Il est intéressant de noter que l'évolution de la fortune de la famille de Jakub Rajs, avec qui se marie Anna en 1938, est inverse. Leur cotisation passe de cent cinquante zlotys en 1928 à trois cents en 1936¹³.

L'embourgeoisement trouve donc ses limites. Voilà une famille certainement moderne, qui s'est émancipée du milieu traditionnel, qui vit, du moins dans les années vingt, la construction d'une nouvelle Pologne comme un espoir, un destin positif. Mais une famille dont le sort est très sensible aux fluctuations économiques et politiques. Si les Szternfinkiel nourrissent une ambition à long terme, c'est, on imagine, en investissant sur l'avenir de leur fille unique : elle étudie dans le meilleur établissement public polonais de la ville, ils la marient avec un jeune homme plus riche, et l'envoient faire des études d'ingénieur à l'étranger. Ils lui promettent un destin grand bourgeois. Lorsque plus tard Anna Langfus a imaginé le personnage central de ses deux premiers romans, elle est partie de cette promesse. Elle décrit une enfant gâtée par des parents riches. Plus qu'une réalité sociale vécue, elle a peint son rêve de jeune fille (non sans ironie, d'ailleurs). Elle ne s'est pas arrêtée sur l'environnement juif et la misère dans ces rues qu'elle remontait pourtant chaque matin pour se rendre au lycée.

De nombreux témoins ont raconté l'atmosphère de ce quartier¹⁴. Ainsi, cet habitant qui se souvient de ses « petites ruelles transversales habitées par des gens très pauvres, tan-

dis que dans Lubartowska [la rue d'Anna], c'était la petite bourgeoisie, avec des gens plus aisés. Tous ces Juifs parlaient quotidiennement le yiddish. Certains parlaient polonais », d'autres « un yiddish écorché ». Anna semble l'avoir oublié. Une Polonaise chrétienne du même âge se souvient de cette coupure : « L'ambiance y était très différente de celle du centre-ville. C'était très animé. Les hommes s'arrêtaient dans la rue ou sous les portes pour bavarder, en petits groupes. Ils parlaient le yiddish, on ne comprenait rien et personne ne s'intéressait à leurs conversations. Ils faisaient leurs affaires. » Pour un autre, « le pourcentage d'habitants chrétiens était très faible dans le quartier. Ils travaillaient pour la plupart comme concierges dans les immeubles juifs. Avoir un concierge chrétien était fort commode pour le propriétaire et pour les locataires juifs : ils n'avaient pas de problèmes le jour du shabbat, quand les Juifs ne pouvaient effectuer aucun travail¹⁵. »

À la lecture des rares souvenirs laissés par Anna Langfus ou de ses romans, on a l'impression que pour elle, ce quartier n'existe pas. Elle n'en parle jamais. Elle ne le montre pas. Les Juifs ont disparu. Elle n'a conservé que l'atmosphère familiale d'un vaste espace clos, au parquet grinçant : « Je me revois, une nuit, marchant pieds nus dans un grand appartement endormi. Je retenais mon souffle. Je veillais à éviter les lames de parquet que je savais bruyantes. Je sentais des trésors tapis dans les coins qui me guettaient. Il fallait traverser des pièces remplies de pièges nocturnes, passer auprès de choses inconnues et malveillantes, parcourir un long et dangereux couloir avant d'atteindre la chambre de ma nounou. » L'extérieur, c'était « un immense verger », en fait un petit jardin aujourd'hui disparu, que son souvenir a transformé en jardin d'Éden : « Là-bas, je courais en poursuivant mes chats et notre chien. Le jardin était entouré d'une haute clôture en bois. Séparée du monde, j'avais tendance à croire qu'il m'appartenait. Ce n'était jamais le même jardin. Il se changeait au gré de mon caprice. Il pouvait devenir un jardin à la française, un parc lumineux ou des forêts tropicales. J'y inventais des labyrinthes où je me procurais des peurs à bon compte... Je le peuplais de personnages aimables, ou terribles. Je changeais de nom, d'aspect, de caractère. Le seul

inconvenient en ce lieu enchanté était la présence de mon oncle qui était en même temps notre voisin, le frère aîné de mon père. Il venait s'y promener. Beaucoup trop souvent à mon goût. Il était bruyant. Il me pinçait la joue si fortement que les larmes me montaient aux yeux. Sa présence détruisait tous mes enchantements et rendait au jardin ses dimensions, son aspect quotidien et ennuyeux¹⁶. »

Elle ne signale dans ses entretiens aucun contact avec la pauvreté alentour, alors que la misère frappe souvent à la porte des familles aisées du quartier. « Les mendiants venaient à la maison, dit une habitante de la maison d'en face, certains s'efforçaient d'éveiller notre pitié en étalant leur malheur. D'autres se comportaient de façon agressive : ils exigeaient une aumône. En cas de refus, ils insultaient les habitants¹⁷. » Il y avait encore un sourd-muet qui menaçait les gens en frappant violemment le plancher avec sa canne. Il insistait pour obtenir quelque chose.

Curieusement Anna n'aurait rencontré la « misère » qu'à l'âge de huit ans, et en dehors de la ville ! C'était à la campagne. Un petit garçon de son âge, les pieds nus et sales, en haillons, tenait une grande sucette rouge : « Je ne pouvais pas en détacher mes yeux, confie-t-elle. Il m'attirait et il me répugnait en même temps. Nous nous sommes regardés très longtemps, immobiles. Puis l'enfant, croyant peut-être que je convoitais son horrible sucette humide de sa salive, me la tendit en disant : "Tu la veux ? Tiens, c'est pour toi." Je me suis sauvée en courant¹⁸. » Elle dit avoir eu honte et compris, ce jour-là, sa condition « d'enfant de riches, gâté, capricieux, isolé de toutes les injustices du monde ». Le souvenir rejoint le roman. Sa mémoire semble avoir refoulé la réalité du quartier où elle a grandi. Elle ne décrit qu'un univers enfantin peuplé d'un nombre limité de personnes.

Ses parents, d'abord. Leur fille unique est arrivée alors qu'ils se fréquentaient depuis au moins quinze ans. Ils s'étaient mariés en 1908 et n'ont pas eu d'autres enfants¹⁹. Nous en ignorons la raison. Moshe aurait refoulé une ambition artistique. « Mon père, raconte Anna lors d'un entretien à la radio, était un homme gai et spirituel, simple et doux. Il avait raté sa vocation et je sais qu'il ne pouvait s'en consoler. Il était fou de musique, il avait une voix splendide de ténor.

Très jeune, il quitta la maison et s'enfuit à Vienne pour y étudier le chant. Dans les milieux petits-bourgeois de ce temps-là, c'était impensable. Et naturellement, on lui coupa les vivres. Vaincu, il retourna à la maison et ne se servit de sa belle voix que pour séduire ma mère²⁰. » Comment était-il ? Aucune photo de ce père n'a été conservée²¹. Selon une camarade de classe d'Anna, c'était « un homme doux avec des cheveux roux²² ». On remarquera qu'Anna en garde un souvenir concret : « Physiquement, mon père n'avait rien d'un séducteur. De taille moyenne, mince, châtain avec une surprenante petite moustache rousse, un long nez et des yeux d'un bleu très pâle, il était très jaloux de ma mère. »

Il en est autrement de la mère souvent évoquée, non sans certaines réductions. Le souvenir d'Anna est admiratif : « Ma mère était fière et autoritaire, mon père soumis et amoureux. Parfois, je pensais qu'il n'était pas assez brillant pour elle, qu'ils étaient mal assortis. » Elle raconte que son père a séduit la jeune Maria Wajnberg alors qu'elle n'avait que seize ans et qu'elle était « la plus jolie fille de la ville ». Ce détail, s'il est exact, nous donne une indication sur ce couple plutôt original pour l'époque : ils ont attendu quatre ans pour se marier (1908), et encore douze ans pour avoir une enfant. Ce qui n'est pas banal, particulièrement dans le milieu juif. La petite échappée à Vienne de l'apprenti ténor n'explique pas tout. Ni même la Première Guerre mondiale. Anna brosse un portrait affectueux de sa mère, elle rapporte des anecdotes attendrissantes, où elle apparaît complice de ses espiègleries, et la protège d'un « sourire malicieux ». Et elle ajoute : « D'ailleurs, je n'étais jamais punie²³. »

Anna entretient une image pathétique de sa nounou, une paysanne polonaise. « À vingt ans, alors qu'elle servait dans une noble famille russe, elle épousa un cocher, un jeune vaurien, un ivrogne qui l'abandonna enceinte, note-t-elle, scandalisée. Elle avait eu un garçon et ses maîtres lui avaient permis de le garder près d'elle, à la cuisine, à condition qu'on ne le vît nulle part ailleurs. Un jour, tandis qu'elle préparait le thé dans un grand samovar, sa maîtresse la sonna... Elle laissa le samovar rempli d'eau bouillante et son garçon, âgé d'un an, qui jouait dans la cuisine. Quand un quart d'heure après elle est revenue, elle l'a trouvé au fond du samovar, mort.

Comme il fallait vivre, elle a continué des années durant à préparer des samovars... » Cette histoire est-elle authentique, ou bien a-t-elle été racontée à l'enfant pour qu'elle soit sage ? Impossible de savoir. Ce « pitoyable mélodrame » ressemble à un conte russe pour enfants ; il a impressionné la petite Anna : « Je ne puis oublier cette vieille figure aux rides si profondes que les larmes s'y arrêtaient, cette vieille bouche édentée qui tremblait, quarante ans après, lorsqu'elle refaisait le récit de la mort de son enfant²⁴. »

Tel fut cet univers, du moins ce qu'elle en a gardé. Son égocentrisme. « Ces trois êtres, écrit-elle, semblaient exister uniquement pour s'occuper de moi, pour satisfaire mes caprices, me consoler de mes peines, apaiser mes craintes, soigner mes petites maladies d'enfance. Ils étaient là pour éloigner de moi le mal, la laideur, tout ce qui blesse, ennuie, irrite. Ils égalisaient le temps selon sa pente la plus douce. J'étais la petite chose fragile et précieuse sur laquelle ils veillaient, et je le sentais, et j'en profitais, en abusais, avec tout l'égoïsme, toute la ruse des enfants²⁵. » Le monde parfait d'une jeunesse rangée.

Elle exagère un peu. En gommant l'environnement juif (et polonais aussi), elle transforme ce qui n'était qu'un monde protégé de petite fille unique, en « une bulle suspendue dans l'espace ». Elle n'évoque pas l'atmosphère pourtant si caractéristique du quartier. Les bruits : « Les journées étaient rythmées par la sirène de l'usine, dit sa voisine d'en face. Pour les uns, son signal annonçait le début de travail, pour les autres, le temps de la prière, pour les élèves, le commencement prochain des cours. » La foule, les odeurs ou les pâtisseries : « Au 20 de la rue Lubartowska [c'est-à-dire à côté de chez Anna !] se trouvait le magasin le plus intéressant pour nous, les enfants. On y vendait des pommes saumurées en été et des pommes gelées en hiver. Après la guerre, je n'ai jamais retrouvé ce genre de pommes ni en Pologne ni ailleurs. Elles sont perdues à jamais, tout comme les Juifs de Lublin, avec leurs pâtisseries, les bretzels cuits, les babas chauds et la purée de pois²⁶. » Anna a, semble-t-il, englouti au plus profond d'elle-même le souvenir de cette vie que la guerre a complètement détruite.

De même et surtout, elle ne mentionne pas une autre personne qui a partagé son adolescence et établi un lien permanent avec cette misère alentour, une personne qui n'apparaît jamais dans ses romans, nouvelles ou pièces, sinon indirectement. En France, ses proches n'en savent quasiment rien. C'est un garçon recueilli par sa mère : « Quand j'avais treize ans, maman amena un jour Henri à la maison », dit-elle une fois à la radio. Le choix d'un prénom français est significatif de cette distance prise avec l'époque. « Il était le dernier-né des neuf enfants d'une pauvre veuve qui rapiécail le vieux linge. Tous habitaient une cave où l'eau suintait le long des murs. Henri avait trois ans de plus que moi. Il boitait et ses yeux fiévreux n'étaient jamais au repos. Il avait la bouche triste d'un homme déjà mûr. Ma mère se chargea de son instruction, l'habilla, le soigna. Elle fut très douce avec lui²⁷. » Ce récit d'un geste charitable peu courant dans les milieux aisés du quartier est encore une fois mélodramatique.

La description que donne Anna de leurs relations, d'abord la jalousie puis le remords et le respect, évoque évidemment celles d'une sœur et d'un frère aîné. Elle l'a « détesté » dès le début car il prenait sa place en volant l'attention de sa mère. Elle ne voulait rien partager : « Mon amour et ma compréhension des pauvres relevaient plutôt de l'abstraction. Je ne savais rien donner, je ne voulais pas de ce garçon que ma mère traitait comme un fils. » Elle le « persécutait » puis le soir, honteuse, elle pleurait en pensant à la misère d'où il venait. C'était un jeune homme « doué, très intelligent et travailleur », a-t-elle concédé plus tard ; « aucune intimité » n'est pourtant née entre eux car elle soupçonnait toujours dans sa gentillesse ou ses sentiments un calcul égoïste, une manière de plaire à sa mère. Ce qui nourrissait la jalousie de la petite Anna. Cet Henri demeure flou ; grand frère mystérieux et hypothétique, il aurait quitté Lublin en 1939 « parce qu'il était communiste²⁸ ». Il a survécu à la guerre et était à Paris en 1948. Chaque fois qu'ils se retrouvaient, ils tombaient dans de grandes effusions. Il est ensuite parti pour le Brésil²⁹.

C'est donc un frère secret. Ou plutôt le premier homme à réaliser son désir de frère, à la fois souffre-douleur et soutien. Un frère inventé : Anna Langfus a plusieurs fois laissé

entendre leur parenté, ce que tous les documents d'état civil infirment. Il se peut qu'au-delà de sa jalousie de gamine capricieuse, elle ait trouvé en lui un soutien lors de moments difficiles, ce qui expliquerait cette construction récurrente et l'utilisation qu'elle en fait dans son œuvre. Elle écrit dans des notes préparées pour l'entretien radiophonique de 1962, qu'il était « l'homme le plus loyal, le plus honnête et le plus fidèle » qu'elle ait jamais connu. Quand en 1945 il est réapparu à Lublin, il s'est occupé d'elle, l'a trouvée « seule, malade, affamée », il l'a soignée et nourrie : « Il me débarrassa de mes poux tenaces. » Elle dit même que pour l'accompagner en France, « il abandonna en Pologne une fille qu'il aimait³⁰ ».

Un vrai frère, en quelque sorte. Anna Langfus a d'ailleurs attribué à plusieurs personnages clés de son œuvre la particularité physique de cet Henri – il boitait. Ainsi Marian, le résistant qui aide l'héroïne du *Sel et le Soufre*, le sauveur honnête et au grand cœur, « boite fortement³¹ », tout comme l'officier allemand dégradé qui la recueille dans la forêt, se déplace lui aussi difficilement : il a « les genoux démolis³² ». Plus ambiguë est l'unique relation entre un frère et une sœur mise en scène par Anna Langfus. C'est dans *L'Homme clandestin*, sa deuxième pièce de théâtre écrite à la fin des années cinquante. Le premier tableau fait entendre Anne, une jeune femme dont le mari a été mobilisé à la guerre, qui ne parvient pas à s'endormir. Elle dialogue avec son grand frère, Robert, un homme qui boite suite à une chute. Chacun est dans une chambre. Le public les entend sans les voir, devant un salon vide (la scène) dans lequel entre, sans que les autres ne le sachent, Michel, le mari en permission. Et là, l'homme écoute stupéfait le frère et la sœur évoquer leur trahison. Anne est tombée enceinte d'un vieil homme, et son frère l'a aidée à se débarrasser de l'enfant. Elle a trahi son mari par égoïsme et goût du plaisir³³.

*

Anna Régina Szternfinkiel reçoit une éducation laïque et polonaise. Elle suit un cycle complet d'études secondaires jusqu'au baccalauréat, avant d'intégrer une école d'ingé-

nieurs à l'étranger. Ce cursus correspond à la formation des enfants des élites sociales polonaises, nés après l'indépendance acquise en 1918. L'école est maintenant obligatoire et gratuite, le gouvernement, après avoir accepté l'enseignement dans les langues minoritaires (ukrainien, yiddish, etc.), restreint ces possibilités (en 1924) et fait de la langue polonaise un moyen radical d'assimilation et de polonisation des populations minoritaires. Dans le même temps, une nouvelle élite se constitue et se prépare à conduire le pays. À la fin des années vingt, il y a déjà quarante à cinquante mille étudiants dans les universités de la jeune République³⁴, alors que le niveau d'instruction générale de la population demeure très faible (33 % d'illettrés en 1921). C'est particulièrement net dans l'est du territoire et à la campagne où beaucoup de villages n'ont pas encore d'école primaire. À Lublin, la situation est d'ailleurs une des pires, surtout chez les Juifs³⁵. La misère de ces populations et l'influence des rabbins orthodoxes conservateurs attachés au mode de vie traditionnel peuvent l'expliquer.

Ainsi, quand, au début des années trente, les parents d'Anna se soucient de son éducation, ils profitent d'avancées récentes. Trois des quatre écoles primaires juives « universelles » (*powszechny*) – c'est-à-dire non religieuses – sont justement ouvertes à cette époque tout près de chez eux. Elles sont réservées aux filles³⁶. Deux se partagent des locaux dans leur immeuble, au 18 de la rue Lubartowska, et la troisième, la meilleure semble-t-il, au 24. Ces écoles ne sont fréquentées que par des Juifs (élèves et professeurs) ; l'enseignement se fait en polonais, il est interdit de parler yiddish en classe au risque d'une punition. Les locaux et le matériel sont souvent rudimentaires, sans parler des conditions sanitaires. L'école est également obligatoire pour les plus miséreux. Les enfants portent des uniformes (robe bleu marine et col blanc pour les filles), la religion et l'histoire juives sont enseignées une ou deux fois par semaine, et chaque matin, au lieu de réciter une prière catholique, ils disent le *Modeh ani*, une brève prière matinale juive³⁷.

Anna apprend-elle à lire et à écrire dans une de ces écoles ? Rien ne l'atteste, mais cela est probable, car sa nounou est illettrée. Pour entrer au collège, il lui faut passer un examen

difficile et très sélectif, il se peut donc que ses parents lui offrent une « préceptrice » ou des cours particuliers³⁸, en ayant recours, parmi leurs voisins et leurs relations, aux nombreux militants du mouvement éducatif qui se développe alors au sein de la communauté juive de Lublin, particulièrement dans ce quartier de la rue Lubartowska. D'ailleurs, les trois principaux partis de gauche qui forment en 1924 une « Société des écoles juives » – basée au 18, rue Lubartowska ! – pour coordonner l'enseignement dans ces écoles primaires, construisent à la fin des années trente une maison de la culture Iccak Peretz à deux pas de chez Anna³⁹.

Toujours est-il qu'elle est reçue à l'examen d'entrée au collège à l'âge de neuf ans. Ses parents ont choisi le nouveau gymnasium de jeunes filles Unia Lubelska⁴⁰, le premier établissement secondaire public ouvert dans la ville en 1921. D'abord logé dans un hôtel particulier, il s'installe en 1933 au 12 de la rue Narutowicz, dans le quartier bourgeois. C'est le meilleur établissement du genre, où se retrouvent les enfants des familles bourgeoises et surtout des fonctionnaires, avec d'excellents professeurs et une discipline stricte. Y seront formées, au cours de ces années, outre la future Anna Langfus, au moins trois personnalités marquantes de la littérature polonaise de la seconde moitié du xx^e siècle : la romancière Hanna Malewska (1911-1983), les poétesses Anna Kamieńska (1920-1986) et Julia Hartwig (née en 1921). C'est dire la qualité des enseignements en polonais de ce gymnasium, qui semble promouvoir un esprit laïc et tolérant. Selon l'historienne Alicja Rękas, on compte 14 % de Juifs parmi les élèves du lycée, mais aussi des uniates, des protestants ou des chrétiens orthodoxes. « La fréquentation et la collaboration permanente entre élèves de confessions différentes encourageaient leur esprit de tolérance et le respect des différences », écrit-elle. Ce que confirme Julia Hartwig dans son témoignage⁴¹.

La mère d'Anna semble avoir joué un rôle décisif dans le choix de l'établissement. Elle a par exemple consulté son médecin, le Dr Henryk Hersz Mandelbaum qui dirige l'hôpital juif ; c'est un élu municipal, responsable du parti socialiste juif (Bund). Sa fille se souvenait encore de cette rencontre en 2006 : « Un jour mon père est sorti de son

bureau et m'a dit qu'il avait une petite patiente si belle qu'il voulait la montrer à ma mère ! Invitée au salon, est entrée cette belle "demoiselle" aux grands yeux, avec deux tresses noires et brillantes. Elle portait une robe de velours ornée d'un petit col crème (quelque chose comme "un petit chopin"). Une dame imposante et belle la suivait. Nos mères se rencontraient pour la première fois, elles ont commencé à parler de "l'Unia" et de leur même volonté d'intégrer leurs enfants dans cette école : pourvu que nos enfants aient une bonne éducation, c'est tellement important, etc.⁴² » Ce choix marque aussi un désir de sortir du milieu traditionnel et de s'intégrer, sinon de s'assimiler à la société polonaise, d'autant que, plus près de chez eux, s'est ouvert un collège juif laïc. Cette concertation nous fournit une indication précieuse sur l'état d'esprit des Szternfinkiel. La famille Mandelbaum est assimilée, c'est un couple plus âgé que les parents d'Anna, ils sont originaires de Varsovie, et se sont récemment installés à Lublin (1929), rue Bernardyńska c'est-à-dire dans le centre bourgeois et catholique. Lui est un socialiste qui croit à l'épanouissement de la culture juive dans une Pologne sociale, sa femme se convertira plus tard au catholicisme ; musicienne, elle donne des leçons particulières. Cultivés, ne parlant pas yiddish à la maison, ne célébrant pas les fêtes juives mais Noël, ils sont totalement polonisés et ouverts vers l'étranger. Ils ont un fils aîné qui étudie en Allemagne (où il fréquente d'ailleurs le parti communiste), et une fille éduquée loin du monde juif traditionnel ; elle a raconté : « Avec les Juifs les plus pauvres, je n'avais qu'un contact virtuel. La vieille ville était déconseillée, mal famée avec des prostituées et aussi... de bons gâteaux rue Grodzka⁴³. »

Chaque matin tôt, Anna a besoin de vingt bonnes minutes de marche pour rejoindre son lycée. Les rues sont tranquilles. Elle rentre vers 13 heures, fait ses devoirs jusqu'au déjeuner (15/16 heures). Ensuite, elle dispose sans doute de temps libre⁴⁴. Elle est une des cinq élèves juives de sa classe, les autres sont catholiques, à l'exception d'une fille de pasteur⁴⁵. Toutes portent un uniforme. Anna s'en souvient comme d'un ensemble bleu marine, « lourd et laid », avec une « casquette de collégienne. En dehors des jours de fête nous n'avions pas le droit de porter en ville d'autres vêtements⁴⁶. » En classe,

elles recouvrent leur uniforme d'une blouse nouée dans le dos. En hiver s'y ajoutent un gros manteau et des bottines noires à talons plats. « La discipline est stricte. Parfois, la directrice fait une inspection surprise, toutes les filles passent et elle contrôle la propreté des cols⁴⁷. » En ville, on les appelle les « Uniki » (« celles de l'Unia »), et elles ont beaucoup de succès auprès des garçons. Une photo de la classe, datant probablement de 1935, a été préservée : vingt-huit jeunes filles sérieuses, en uniforme, autour d'une enseignante, avec de grands cols blancs. Au premier rang, Anna se distingue par un visage plus enfantin au bel ovale, un regard volontaire, encadré de deux longues nattes de cheveux bruns portées devant.

Nous avons peu d'indications sur la personnalité de cette adolescente. Ses notes au baccalauréat, obtenu en mai 1937, nous signalent ses centres d'intérêt. La jeune fille est manifestement brillante (avec la note maximum : très bien) en mathématiques, en polonais, en latin, et en religion (juive). La seule matière « passable » est « l'histoire et la connaissance de la Pologne contemporaine ». L'année précédente, elle a obtenu une note moyenne (bien), en philosophie, physique-chimie, hygiène et français⁴⁸. Ses dispositions la préparent donc autant à une carrière scientifique que littéraire, et attestent d'un esprit ouvert et curieux.

Plus tard, ses camarades de classe⁴⁹ ont souligné ses aptitudes littéraires précoces, elle-même ne manquait pas de les signaler dans ses interviews. Certains professeurs la marquent durablement : celle de polonais, Mme Kruszezwska, qui anime un cercle littéraire pour les élèves, ou Mme Pliszczynska qui enseigne le latin : « Je dois beaucoup aux Anciens, à la culture classique, dit-elle⁵⁰. Au lycée, je m'enthousiasmais pour Platon. (J'excellais en latin, par contre j'étais nulle en gym.) J'aime les auteurs classiques. » Elle aurait publié des textes dès cette époque. Le seul retrouvé, dans *Filomata*, une revue d'élèves, est un commentaire de la *Première Catilinaire* de Cicéron. La jeune fille adopte avec beaucoup d'empathie la perspective psychologique du « traître » Catilina démasqué par Cicéron. Elle décrit l'environnement en montrant une bonne connaissance des réalités antiques, elle s'arrête sur

des détails matériels, la sandale de Cicéron par exemple. Comparée à la langue un peu archaïque des citations, la composition respire la fraîcheur, elle est très réussie. Tout se joue sur les émotions, les regards⁵¹.

Anna conserve aussi de cet enseignement un goût pour les romantiques polonais, notamment pour Juliusz Słowacki dont elle apprécie le théâtre, particulièrement *Balladyna*⁵². Elle goûte d'autres classiques qui influenceront son écriture : « Je suis une grande admiratrice de Stendhal. Il me rappelle Dostoïevski dans la mesure où il sait décrire l'intérieur de l'homme avec justesse. Toutefois, du point de vue du style, Stendhal est à l'opposé de mon auteur russe préféré. Stendhal est froid, équilibré, tel un étang dont la surface est gelée tandis qu'un feu ardent brûle dans ses profondeurs. Dostoïevski, par contre, est indompté, comme une force naturelle déchaînée. C'est pourquoi il a pu se permettre d'écrire des mélodrames⁵³. »

Sa bonne note en français nous apprend qu'elle sait la langue très tôt, alors que devenue écrivain reconnu en France, elle soutenait le contraire. Elle cultivait la légende de la petite Polonaise arrivée en 1946 et parlant à peine le français. Tous les témoins consultés, de même que ses enregistrements télévisés ou radiophoniques, confirment les archives : elle acquiert au lycée une excellente maîtrise de la langue, avec peut-être un léger accent. Contrairement à une légende tenace, l'apprentissage du français comme langue étrangère, n'est pas en général le premier choix dans les lycées des élites polonaises de cette époque. On préfère l'allemand et même l'anglais⁵⁴. Mais il est fréquent parmi les littéraires. D'ailleurs, à Lublin, une lectrice de français est envoyée d'ailleurs par l'ambassade de France dès 1925, et il faut noter que les trois femmes écrivains déjà citées et formées au même gymnasium qu'Anna sont devenues, entre autres, des traductrices réputées de littérature française.

On retiendra donc, pour ce milieu des années trente, l'image d'une bonne élève, délurée et curieuse, portée par « une vision extrêmement enthousiaste du monde et de la vie⁵⁵ ». Une bachelière ambitieuse aussi, qui se promet un bel avenir tout en cultivant le goût de l'espièglerie, un trait enfantin qu'elle conservera toute sa vie. Une camarade de

cette époque se souvient d'une personne « bien élevée » et tenant une « certaine distance⁵⁶ ». D'ailleurs, elle ne s'entend pas si bien avec Krystyna, la fille de son médecin devenue sa camarade de classe. Il faut dire que la jeune fille se définit elle-même différente : « Je n'étais pas intéressée par les garçons, ou par la lecture d'un magazine de cinéma, je ne voulais pas aller danser. » Elle raconte leur première conversation. Anna lui demande tout de suite si elle aime le cinéma. « Je ne me souviens pas de ma réponse, sinon qu'elle ne fut pas gentille. En ce temps-là, je trouvais stupide l'hebdo *Kino*, ce en quoi j'avais peut-être tort, mais c'était mon point de vue. » Le cinéma faisait rêver les jeunes filles comme Anna, elle était « très enthousiaste », pas Krystyna qui avait « très peu de compréhension et de tolérance pour l'exaltation et la fragilité ». Elle ne se souvient plus à quelle occasion elle lui a rendu visite pour la première fois dans sa maison familiale, mais une image lui est restée en mémoire soixante ans plus tard : « Je lui ai demandé ce qu'elle voulait faire après le bac, elle m'a répondu, en s'étirant sur son petit canapé et en prenant une pose vue dans *Kino* : "Courtisane"⁵⁷... »

*

Quand approche la fin de l'adolescence, se profile le mariage. Nous sommes à une époque où les jeunes filles se marient tôt – même si la mère d'Anna l'a fait à vingt ans – et où les unions sont souvent arrangées par les parents. Anna se marie à dix-huit ans. L'élu – Jakub Rajs – est un jeune Juif de son âge, qui a grandi dans le même quartier, ils sont pratiquement voisins. Pourquoi se marient-ils si jeunes ? Anna reconnaît implicitement une motivation économique lorsqu'elle dit que leurs parents envisageaient de leur confier la direction d'une usine textile après leurs études⁵⁸. Ce qui ne signifie pas forcément qu'elle n'a pas choisi son fiancé, que ses parents le lui ont imposé.

La réalité fut certainement plus subtile. Après la guerre, Anna présentait son premier mari comme l'homme de sa vie. Elle l'a toujours évoqué avec émotion, lui vouant « une véritable dévotion », disent des proches ; « il était très présent dans sa conversation », « elle le défiait⁵⁹ ». Dans les deux

premiers romans, le jeune mari de son héroïne (qui rappelle Jakub) incarne l'amour absolu et sa mort équivaut à la perte de soi. Par ailleurs, la jeune fille délurée qui préparait son bac fascinée par les stars de cinéma ne semblait guère encline à laisser ses parents manigancer dans son dos un mariage avec un voisin plus fortuné. Elle avait certainement son idée, ses rêves. Lorsqu'elle confiait à une copine son envie d'être une « courtisane », elle la provoquait bien sûr, s'amusait, jouait. Il y avait pourtant là une indication sur son caractère indépendant.

Suivons une autre piste. Anna Langfus ne cite pas un seul roman polonais contemporain dans son œuvre romanesque, sauf une fois, justement lorsque son héroïne est censée se faire passer pour une courtisane : on est en 1942, elle a fui le ghetto de Varsovie ; elle rencontre un homme distingué, bien plus âgé, qui lui propose de l'aider. Il l'installe pour deux nuits dans une maison de rendez-vous, où elle peut dormir seule, dans un lit. Le deuxième jour, pour donner le change, l'homme monte avec elle, reste jusqu'au soir ; la nuit venue, ils... se font la lecture ! Ils lisent à tour de rôle un roman surgi de nulle part, très populaire en Pologne avant la guerre, *L'Amant de la Grande Ourse* de Sergiusz Piasecki⁶⁰. L'auteur, un contrebandier à la frontière polono-soviétique, arrêté, condamné à mort, puis libéré, raconte ses aventures dans « un langage simple, parfois malhabile, qui traduit avec force une existence en marge de la société⁶¹ ». Roman populaire, rocambolesque, truffé de dangers, de bagarres, de ruses, de beaux sentiments, de courage, d'honneur, ce livre est aussi un roman d'amour.

Le lecteur pressé du texte d'Anna Langfus pourrait reconnaître une métaphore dans cette scène de lecture au bordel, l'acte de lire remplaçant l'acte sexuel. D'ailleurs, le bon monsieur fait passer la jeune femme pour sa maîtresse. Toutefois, la suite du roman ne nous confirme guère dans cette transposition. On peut au contraire percevoir la situation – l'innocente cachée dans une maison close – comme une jolie figure romanesque de la clandestinité, une ironie utilisée par d'autres auteurs polonais dans des circonstances analogues⁶².

On peut aussi s'intéresser au contenu du roman que se lisent les personnages. On y découvre le portrait d'une

femme qui devait inspirer Anna adolescente. Le contrebandier est fasciné par une Félicie, femme libre, indépendante et terriblement belle. C'est la sœur d'un de ses comparses. Elle a un grand corps élancé, de longs cheveux noirs, c'est « la plus belle fille du bourg ». Tous les garçons « en pincent pour elle » mais elle les tient à distance avec ses moqueries et ses beaux yeux verts. Une femme fatale que le héros croise, désire et poursuit, une femme qui n'en fait qu'à sa tête : elle choisit elle-même son fiancé, contre les traditions machistes en vogue chez les contrebandiers, contre les convenances familiales, contre les dernières volontés de son frère. Sa liberté tranche dans ce roman finalement assez convenu et on se plaît à croire que la jeune Anna y vit un exemple. En citant ce livre, l'auteur revient à un souvenir de lecture qui la livre.

Elle aussi est belle et convoitée par les garçons ; elle le sait. Sa vie durant, elle a senti ces regards se promener sur son corps, elle ne les a pas toujours appréciés. Jeune fille, elle découvre son pouvoir de séduction, y prend goût, adore les belles toilettes et les poses de star. Des photos de l'époque nous la montrent toujours élégante, avec un maintien et une allure de jolie dame. Elle n'est pas grande mais elle est bien proportionnée, elle coiffe ses longs cheveux châtain en deux tresses qu'elle enroule autour de sa tête, laissant descendre une large frange peignée sur son front. Elle a des yeux étonnés, le regard curieux au centre d'un visage à l'ovale intimidant, un nez fin, des lèvres à la moue tendre et sensuelle. Elle attire et impose la retenue, elle n'est pas celle que l'on croit.

Elle a un jour un rendez-vous avec un garçon du lycée Stazic. Ils se croisent depuis quelque temps, s'envoient des sourires lorsqu'elle se promène avec ses copines sur le Faubourg de Cracovie, non loin de son lycée. En groupe et toujours en uniforme, portant béret, l'écusson rouge et vert sur la manche, les filles bras dessus bras dessous rient et bavardent en descendant l'avenue, commentent les garçons qui les regardent, agglutinés devant le portail⁶³.

Un dimanche, tandis qu'elle est à la campagne non loin de Lublin, elle l'aperçoit. Il est grand, blond, un peu plus âgé qu'elle, de deux ou trois ans. Il lui fait une forte impression.

Il rougit délicieusement. En le fixant, elle croit le posséder. Ils conviennent de se revoir. Conquérante, elle se présente au rendez-vous flanquée de sa nounou, avec dix minutes d'avance. Il n'arrive pas. Impatiente, elle est « prise d'une colère noire ». Elle ne supporte pas ce retard : « Tremblante de rage et de honte », elle entraîne sa nounou et rentre à la maison. À mi-chemin, elle aperçoit son soupirant bloqué sur la route, près d'un autobus en panne, il lui fait de grands gestes... Trop tard ! Rien ne peut plus apaiser la jeune fille. Une fois chez elle, sans un mot, elle va se coucher. « J'étais bafouée, ridiculisée, trahie⁶⁴. » Ainsi, elle entre dans la vie en affirmant une personnalité fière. Cette fille sait ce qu'elle veut, elle apprend que ça lui coûtera, elle se promet de ne pas se laisser manipuler par le hasard. Assurément, elle se voit à l'image de la Félicie du roman de Piasecki.

À dix-huit ans, elle épouse quand même Jakub, un jeune homme de son âge, les yeux clairs, plus grand qu'elle et rassurant – si l'on en croit la photo et deux souvenirs un peu flous que nous avons retrouvés. Celui de Krystina déjà citée – elle a suivi des études à Bologne en Italie avec Samuel, le frère de Jakub – correspond à ce que l'on pressent du couple : elle parle d'un « jeune homme aux cheveux clairs, sympathique et modeste, sans manière. Le contraire d'Anna⁶⁵. » Impression confirmée par le témoignage de Sarah Tuller, plus jeune qu'eux (elle est née en 1922), mais dont le frère était ami avec Jakub : « Il venait souvent chez nous. Je me souviens d'un jeune homme très sympathique qui ne faisait pas attention à moi. J'étais la petite sœur et je ne comptais pas. Son cousin était dans ma classe⁶⁶. »

Anna est séduite par sa voix, comme l'avait été jadis sa mère par celle de son père. Il chante. Ils sont voisins et lorsqu'il passe sous sa fenêtre, beau Roméo indolent, il lui lance des airs populaires russes. La mélodie devient ensorceleuse. Anna dit avoir rencontré Jakub quand elle avait seize ans. « C'était pendant les vacances d'été. » Le soir de son arrivée, elle l'entend fredonner un air triste et le lendemain, quand elle le voit pour la première fois, il pose sur elle « ses yeux calmes, un regard plein de compréhension qu'il avait pour tout être vivant qu'il rencontrait⁶⁷ ». Souvenir amoureux qui réduit le jeune homme à un regard et à une voix.